

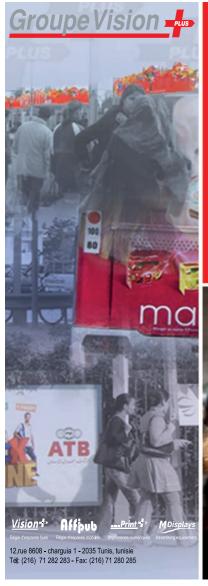


EPITO

Cette nouvelle publication intitulée Zone artistique temporaire, clin d'œil non prémédité au théoricien Hakim Bey, souhaite prolonger et pérenniser la dynamique engagée depuis 2007 par le Festival d'art contemporain Dream City sur la place et le rôle de l'art dans l'espace public en Tunisie.

Z.A.T. a pour ambition de porter témoignage et de susciter des expériences d'artistes, de poètes, d'architectes, d'urbanistes, d'écrivains, d'habitants ou d'usagers qui réinventent l'urbain. Il s'agit également de provoquer une réflexion collective sur les spécificités de notre art contemporain à partir de la ville, abordée comme un espace ouvert à des expérimentations artistiques et culturelles et au développement de nouvelles formes de citoyenneté et de réappropriation de l'espace public.

Aurélie Machghoul



R É G I E S D'AFFICHAGE PUBLICITAIRE

Leader de l'affichage en Tunisie.

Qualité et fiabilité Innovation et complémentarité Performance et rentabilité

www.visionplus.com.tn





 $Z.A.T.\ est\ une\ publication\ r\'ealis\'ee\ \grave{a}\ Tunis\ par\ l'association\ L'Art\ Rue.$ (Tunis\ M\'edina, Octobre 2010).

Nos vifs remerciements à toutes les personnes qui ont permis à cette publication d'exister.

Directeurs de publication : Selma et Sofien Ouissi Rédactrice en chef : Aurélie Machghoul Photographe : Pol Guillard (sauf mentions contraires) Graphiste designer : Nebras Charfi

Collaboration:

Jamila Binous Christine Bruckbauer Hamdi Ounaina

Impression: SIMPACT

DREAM CITY REÇOIT LE SOUTIEN DE: TUNISIANA / VISION+ / DOREMAIL / MAGASIN GENERAL
TAHA BEN ABDESSALEM / SIMPACT / SPIBA / MINISTERE DE LA CULTURE ET DE LA SAUVEGARDE DU
PATRIMOINE / MINISTERE DU TOURISME / ACENCE DE MISE EN VALEUR DU
PATRIMOINE / INSTITUT FRANCAIS DE COOPERATION / COETHE INSTITUT DE TUNIS
AMBASSADE DES ETATS TUNIS / AMBASSADE DU ROYAUME DES PAYS BAS / ETNICS
PROPAGANDA / ULYSSON / ADC / LE JOURNAL DU WEB / ASSOCIATION DE LA
SAUVEGARDE DE LA MEDINA / UNFT / RTCI / ARCHIBAT / ID DECO



DREAL CITY



HABITER

REGARD D'ARTISTE

Patricia K. Triki

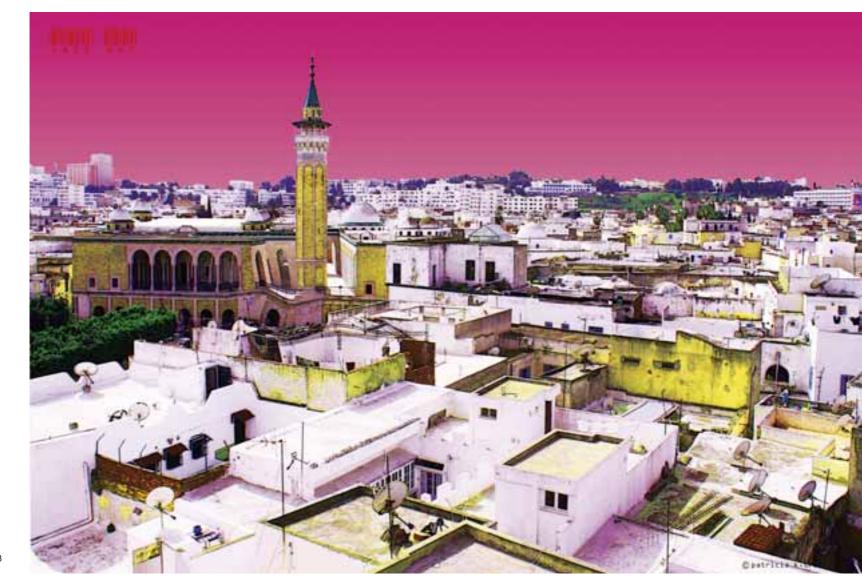
Qu'est-ce que le Tunis qui s'expose un peu partout dans la ville depuis le 27 Septembre dernier nous révèle?

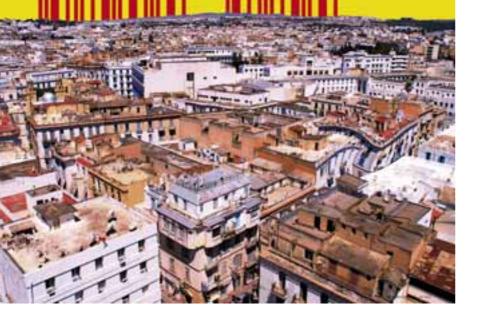
Probablement une autre vision de la cité, celle de la photographe Patricia K. Triki. Intitulées "Free Art" et "Free", ces deux expositions s'inscrivent dans le cadre de la deuxième édition du Festival Dream City.

"Free Art" propose ainsi, à travers une série de 35 photographies sur panneaux d'affichages urbains, autant de points de vue aériens et colorés. Il ne s'agit pas tant d'un portrait de la cité que d'un dialogue entre l'artiste et cette dernière. En cela, "Free Art" s'intègre dans le prolongement du travail artistique entamé depuis 2001 par Patricia K.Triki avec "Vortex 1" puis "Vortex 2". La notion de créer avec l'autre et d'expérimenter en composant avec des histoires de vie et des sensibilités

Patricia K.Triki, série Vortex 1, tirage argentique, 2001.







est la clé de voûte de cette démarche. La ville se substitue ici aux êtres pour entretenir un lien intime avec l'artiste. Chaque photographie a été retravaillée ; l'image ainsi résultante s'orne de couleurs et de subtiles déformations visuelles qui, une fois passée l'interrogation de la 1^{ère} impression, renforce la dimension irréelle, atemporelle et quasi anxiogène de la ville. Le regard, déstabilisé, est aspiré et projeté au cœur de la cité. Tunis fantôme, sous un ciel plombé de rose ou de jaune, quasiment désertée par ses habitants, est ponctuée de vortex tels des passages entre deux dimensions. L'utilisation de l'affichage urbain comme support d'exposition de "Free Art" détourne celui-ci de sa fonction

Patricia K.Triki, série Free Art, Dream City Galery, 2010.

publicitaire. L'artiste se substitue finalement à une marque pour promouvoir et "vendre" sa vision de la ville : Patricia K.Triki 4 Dream City by Vision+. Cette dénonciation amusée de notre société de (sur)consommation était déjà présente chez Patricia K.Triki en 2008 avec l'exposition "Manel wù Saoussen" où toute une série de produits, dérivés des personnages superstars créés, venaient enrichir la démarche.

En parallèle et complémentaire, l'exposition "Free", placardée dans la ville, procède d'un autre rapport à celle-ci. Il s'agit du Tunis sensible, habité, un peu brouillon, celui du coin de rue qui suscite une poésie du quotidien pour ceux qui savent prendre le temps de s'y arrêter. Cette poésie urbaine, Patricia K.Triki l'a fixée et l'expose un peu partout dans la ville. Cette distanciation, cette mise en abîme du "commun" provoque l'arrêt du regard, l'interrogation, une mise à







Patricia K.Triki, série Free, Tunis 2010.





Patricia K.Triki, Sticker pour "Free Art" et "Free", Tunis 2010.

jour de la pensée et suscite chez nous, urbains, un questionnement sur notre vision et notre usage de l'espace public. L'artiste, en produisant et diffusant de l'imaginaire, nous entraîne dans une relation foudroyante au réel.

Ainsi, l'œuvre de Patricia K. Triki et ses modalités d'exposition que sont l'affichage publicitaire et "sauvage", nous renvoie à un nouveau rapport de l'art à l'espace public en Tunisie. L'Art sort du cadre institutionnel de la galerie ou du lieu culturel pour se rapprocher des publics. L'artiste s'inscrit au cœur de la ville et revendique ainsi la nécessité de la permanence de l'activité artistique. Il s'agit de l'avènement de sa parole dans un lien toujours plus fort à la société, toute la société.



Une ville est aussi le reflet des habitants qui y vivent. Fourmilière humaine parcourue de flux circulatoires, Z.A.T. souhaite recueillir la parole des usagers de la cité, c'est-à-dire cette communauté de citoyens. Penser la ville artistiquement c'est aussi tenter de comprendre les personnes qui la font et la vivent quotidiennement pour se questionner sur leurs usages et leurs pratiques.

Aussi Rachida habite depuis toujours la Marsa et sillonne Tunis ainsi que les grandes villes du pays pour satisfaire l'appétit des gens qui font appel à elle. Elle exerce la profession de traiteur ce qui, dans les faits, est très réducteur au vue de sa démarche quasi anthropologique de sauvegarde et de redécouverte du patrimoine culinaire tunisien. Mais ce qui importe également beaucoup dans son approche, c'est son incroyable faculté à









créer de la convivialité et à tisser du lien social dans la ville par le vecteur de l'alimentation. Dans un contexte international tendant vers une mondialisation du goût, Rachida nous rappelle avec son coup de main (et de cuillère) que manger est avant tout une pratique culturelle de partage. Elle cuisine pour l'Autre (le client de toujours comme celui d'un soir) les plats que notre société contemporaine urbaine n'a plus le temps de préparer. C'est probablement aussi pour cette raison que sa clientèle de ministres, d'Ambassadeurs ou tout simplement d'amateurs lui est si fidèle. L'alimentation est au cœur de ce rapport quasi filial et prolonge également notre nostalgie des saveurs d'antan. Cette relation est d'autant plus étonnante que Rachida cuisine pour les Autres comme sa mère et sa grand-mère maternelle le faisaient avant elle. Et les descendants de ceux qui faisaient appel à sa mère, font à présent appel à elle. Une belle leçon de convivance!

Dans le cadre des Itinéraires d'art contemporain de Dream City (du 13 au 16 Octobre), Rachida prépare pour la Halte culinaire les desserts mahkouka et bsissa. Située dans la Medersa Echamaïa dans la médina de Tunis, la Halte culinaire, est une des étapes des parcours Dream City et se veut comme un espace généreux offert à toutes les petites faims des festivaliers.

Ness Kbal – Rachida - Mél : ness-kbal@live.fr/22 55 09 81

HABITER

RUMEURS

Dar Joued*

La ville, témoin de l'histoire de ses habitants, est liée à un patrimoine bâti (monuments, places, rues, etc.) mais également à un patrimoine immatériel comprenant des récits, des contes, des paroles, des imaginaires ou une mémoire refoulée. Il s'agit pour nous, ici, de s'attarder sur un de ces éléments.

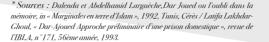
Peu connue des nouvelles générations mais vivace dans l'imaginaire féminin, Dar Joued était depuis la fin du XVIème siècle et jusqu'à son interdiction en 1956 un espace d'internement et de réclusion réservé à la femme désobéissante et rebelle. Répondant plutôt à une vocation citadine, mais accueillant aussi bien des villageoises ou des bédouines, Dar Jouad est à rapprocher d'une institution de traitement des conflits de la vie intime et amoureuse du couple. Tunis du début du siècle comptait plusieurs Dar Joued, toutes situées dans la médina, dans les quartiers les plus anciens et les plus peuplés. Prison domestique de correction et de rééducation, la femme (exclusivement) y était internée (car son indocilité était considérée comme une infraction pénalisée)

sur demande de l'autorité masculine (son époux, son père ou son frère) auprès du tribunal charaïque. Dar Joued était tenue par le Jaïd, homme, en principe de confiance et de moralité, bénéficiant d'un agrément de la part du Cadi.

La principale fonction consistait à protéger l'honneur de l'homme et celui de sa descendance par l'isolement et la réclusion de la femme indocile qui était alors affectée dans la maison du Jaïd aux travaux domestiques, qui vont de la cuisine, au ménage, en passant par la broderie et la couture, ou le pilage des grains. Envoyée à Dar Joued, la femme y séjour-



Extraits du film de Ayda Ben Aleya, Dar Joued, Pêcheresses, octobre 2010 © droits réservés





nait généralement de quelques semaines à quelques mois au plus, bien souvent jusqu'au retour forcé de sa docilité.

On retrouve plusieurs appellations pour désigner cet établissement, appellations qui portent bien en elles un parti pris idéologique : maison de protection, maison de docilité, maison de confiance. Il ne faut pas les confondre avec l'autre institution qu'est Dar El Iskan et qui consistait en un arbitrage à l'amiable et une mise en observation des époux en conflit chez une tierce personne, qui, en tant qu'observateur neutre et après un certain temps, désignait le fautif.

La déviation du principe d'arbitrage à celui de correction, à travers Dar Joued, appartient à un passé bien gardé dans l'inconscient des générations anciennes soucieuses d'en effacer les traces.

Dans le cadre des Journées Cinématographiques de Carthage (du 23 au 31 Octobre 2010), la réalisatrice Ayda Ben Aleya présente ses deux films, "Chronique d'une agonie" et "Dar Joued, Les pécheresses", qui se déroule en huit clos dans une Dar Joued de la médina de Tunis en 1903. Ou l'histoire de 4 femmes qui vont suivre des cheminements différents : de la désobéissance à la soumission, du refus à la persévérance et à l'abnégation.

Dans le cadre de l'édition 2010 du Festival Dream City (du 13 au 16 Octobre dans la médina de Tunis), Sondos Belhassen, Malek Sebai et Patricia K.Triki présentent une performance chorégraphique autour de la notion d'enfermement au 24, rue du Diwan Tunis Médina.





www.doremail.com

TERRITOIRES

LIEUX PRIVÉS

Le Dar Rchid ou la mémoire double

Par Jamila Binous, historienne et urbaniste © Pol Guillard

L'histoire originale de ce monument nous livre d'émouvants témoignages, palpables dans l'état actuel de son architecture. De sa vocation de demeure citadine, il se transforme en église catholique. Comment s'est faite cette mutation? Mais auparavant un bref rappel de l'historique des lieux de culte à Tunis nous semble s'imposer.

La fondation de la première paroisse catholique revient à l'initiative du Père Jean Le Vacher (1662). Il s'agit de l'église Saint-Croix qui a donné son nom à la rue de l'Eglise (l'actuelle rue Jemaa el Zitouna) et qui abrite aujourd'hui le siège du secteur municipal de la Médina. A l'installation du Protectorat, est édifiée la Cathédrale, sur l'emplacement du 1er cimetière européen de Tunis dont les restes sont encore visibles au niveau de la crypte de la Cathédrale. L'achèvement des travaux de





celle-ci coïncide avec l'affectation du Dar de la rue de l'Ecole à l'Eglise du Rosaire (1897). Ce fait est la preuve de l'accroissement de la population chrétienne de Tunis, au lendemain du Protectorat.

Le Dar est en fait une annexe du domaine Ben Ayed (rue Ben Ayed, rue de l'Ecole et rue El Benna). Il a conservé le nom du Général Rchid, propriétaire des lieux jusqu'en 1867, date de son exécution par le Bey, suite à une révolte du Palais. L'installation de l'église résulte "d'un don effectif des Ben Ayed à l'Archevêché" (voir Jacques Revault : Palais et demeures de Tunis). Dès lors, des transformations exigées par la nouvelle fonction ont affecté l'espace. Aujourd'hui une salle des fêtes, les sièges d'une cellule du Parti, d'une troupe de théâtre et d'une troupe musicale cohabitent au milieu









d'un décor de Dar/Eglise, des plus insolites. La façade renouvelée présente un portail sous un arc en plein cintre, flanqué de deux ouvertures longitudinales. Au niveau de la partie supérieure de la façade, deux pilastres latéraux soutiennent un fronton triangulaire; un clocher couronne l'ensemble. La driba traditionnelle voûtée (vestibule d'entrée) se prolonge par un espace découvert au fond duquel s'ouvre la cavité d'une grotte artificielle pour la célébration de la Nativité. Le mur de gauche est tapissé d'ex-voto en remerciement d'un pèlerinage à Rome ou à Lourdes, pour grâce, guérison ou réussite obtenues. Leurs dates s'échelonnent de 1915

à 1954 et témoignent de la ferveur soutenue des catholiques de Tunis, aux noms à la consonance souvent italienne.

L'entrée en chicane a été remplacée par un accès direct ouvert dans le Qbou (alcôve centrale) de la chambre sud. La cour des plus classiques : portique sur les quatre côtés, soutenus par des colonnes et des chapiteaux de marbre blanc de Carrare, a été couverte et surélevée d'un troisième niveau s'ouvrant par une série de petits arcs. Les quatre pièces au plan traditionnel (Qbou et maksouras) ont perdue leur façade si bien que les Qbous prennent l'allure de quatre absides imprimant à la cour un plan cruciforme qui n'est point l'effet du hasard. La chambre principale, toujours face à l'entrée dans le plan de la

demeure traditionnelle, présente le Qbou le plus spacieux et le mieux décoré ; c'est cette abside qui reçoit le chœur et l'autel.

Les années passent et le temps n'a pas eu raison des riches boiseries des plafonds qui étalent des solives et des caissons sculptés, peints et dorés. Les sculptures sur plâtre aux contours estompés par les couches successives de chaulage, ça et là, les lambris de carreaux et les savants revêtements du sol, attendent d'être sauvés et de retrouver leur éclat du XVIIIème siècle. A quand la restauration de Dar Rehid?

ETATS PES LIEUX

L'art dans l'espace public

Quels points communs entretiennent un artiste du Sahel tunisien partageant le quotidien d'ouvriers sur un chantier urbain, un collectif d'artistes sud-africains œuvrant à la réappropriation de l'espace public par toutes les communautés ethniques de Johannesburg et un poète collectant des boutons "in tissu" dans un quartier d'une agglomération française? Une approche convergente qui considère la ville dans ses pleins et ses interstices comme un laboratoire d'expérimentations artistiques et repense notre rapport à l'espace public.

Celui-ci représente dans les sociétés humaines, en particulier urbaines, l'ensemble des espaces de passage et de rassemblement qui sont à l'usage de tous. L'espace public offre de nouvelles potentialités pour de nouveaux partages artistiques, amenant à repenser sa définition même. "La ville comme espace spécifique s'accompagne de préoccupations le plus souvent d'ordre poli-





tique et social comme corriger l'esthétique publique, faire valoir une présence polémique ou accompagner les mutations urbaines" Paul Ardenne. Pour l'artiste (comédien, danseur, circassien, musicien, performeur mais aussi plasticien, poète, écrivain ou penseur), "recourir aux lieux publics, c'est inévitablement rencontrer la population, c'est la solliciter esthétiquement de façon raccourcie, sans en passer par le filtrage muséal" Paul Ardenne. Ces projets artistiques hors les murs (des théâtres, musées, galeries, etc.) demeurent complexes à saisir car ils sont souvent protéiformes et font appel à différents médiums. Ils tissent un dialogue singulier entre l'œuvre (ou l'artiste) et l'environnement urbain et humain avec lequel ils sont mis en relation, pour instituer un partage du sensible. "Pour

l'artiste, il va s'agir de « vivre » la ville, de s'installer en elle, de manière incarnée. D'appréhender la ville, en bloc, comme objet d'art, matériau et médium" Paul Ardenne.

Mais, me direz-vous, cet art n'est pas une invention de l'époque contemporaine. Dans l'Antiquité, mosaïques et sculptures, entre autres, recevaient bonne place dans la cité. Il s'agissait alors d'un acte d'ordre esthétique et politique répondant à une commande publique. Celleci faite à des artistes pour agrémenter nos espaces de vie continue de se pratiquer. Et avant que la télévision ne nous recentre sur la sphère privée, la Tunisie des années 60 et 70 accueillait également régulièrement projections cinématographiques en plein air, théâtre de marionnettes (Karakouz), poésie orale, contes, etc.







La différence avec notre époque est que l'artiste, en tant qu'individu, se construit aujourd'hui un discours, une intentionnalité d'ordre politique et social en lien étroit avec son travail dans l'espace public. L'œuvre souvent éphémère se substitue à la portée de son action. Ce n'est pas tant cette première qui importe mais bien plus la pérennité du questionnement, du lien, de l'échange ou de la réflexion qu'elle génère. L'action artistique est au cœur de la démarche au point d'en estomper l'auteur, l'artiste, qui bien souvent se considère "non artiste". Ces projets se construisent autour d'une relation spécifique dans la cité entre l'œuvre et son public. L'artiste y est alors citoyen et produit en cela un Art relationnel, un art citoyen où "la notion de production de relations entre des individus ou des groupes, entre l'artiste et le monde, entre le regardeur et le monde, est au centre. Cet art prend pour horizon théorique la sphère des interactions humaines et son contexte social.



Stephen Hobbs, série "End of cities", 2009: Climb et Dive,

collage sur papier et technique mixte, 40 X40 cm.





Festival Dream City 2007

à gauche, œuvre de Feryel Bouhdiba et d'Amel Bouslema, Tunis © droits réservés

à droite, œuvre de Rouma Bel Hiba, Alya Sellami et Patricia K.Triki, Tunis © droits réservés L'œuvre d'art y constitue un interstice social" Nicolas Bourriaud. Et c'est pour cela que ces pratiques demeurent bien souvent des démarches inclassables.

Mais comment ces expériences originales, poétiques, sociales et politiques, parviennent-elles à inventer de nouveaux partages artistiques, culturels et relationnels? Quelles traces laissent-elles dans la mémoire individuelle et collective? Et quel est alors l'apport de l'espace public dans ces projets?

Fakhri Ghezal

"El Chanty #1" - Festival FEST - Tunis 2008

Diplômé de l'Institut supérieur des Beaux arts de Tunis, Fakhri Ghezal vit à Akouda, dans le Sahel, où il poursuit un travail basé sur différents mediums (vidéo, photo...). Son œuvre interroge la société tunisienne sur son identité (série "The Abdel Basset patchwork" présentée en 2007 à la Biennale de Bamako) mais aussi sur notre relation aux médias (série "Otages" en 2008). Depuis 2008, à travers l'œuvre "El Chanty #1" présentée au Fest, il s'intéresse aux chantiers qu'il envisage comme des (non)lieux de la trame urbaine, des espaces de tous les possibles pour de nouvelles pratiques artis-

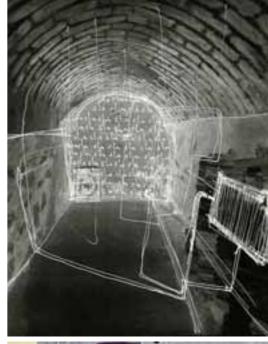
tiques et sociales du réel. Dans une Tunisie en pleine expansion immobilière, il s'installe alors sur un chantier de Sousse proche de sa résidence, et partage pendant un mois le quotidien des ouvriers qui y vivent. Il procède par étapes : il visite les ouvriers et apprend à les connaître puis, une fois le contact établi, commence à filmer et photographier la vie du chantier, et notamment celle au-delà des horaires de travail. L'enjeu de ces rencontres est de questionner la posture artistique et le rapport que tisse ce dispo-



Fakhri Ghezal, "Halqoum" Boucle 2, 2010.

sitif original. A propos de sa démarche, Fakhri écrit : « C'est moi qui joue (dans une sorte de rêve éveillé) avec [les ouvriers du chantierl, avec leur quotidien si commun et si inédit à la fois, en les exhibant des fois et en les inhibant d'autres. Doit-on méditer sur cette mémoire ? La mémoire des gens qui ne cherchent pas vraiment à témoigner ni à perdurer dans le temps. » Evitant l'esthétisation, il intègre une pratique artistique dans ces réalités, pour en faire émerger la dimension plastique et culturelle. Fakhri, au-delà de sa démarche artistique, continue de côtoyer les ouvriers avec lesquels des liens étroits se sont tissés.

Fakhri Chezal expose, dans le cadre de Dream City, du 13 au 16 Octobre 2010 "Halqoum". Basée sur la tuyauterie des chantiers, cette œuvre en révèle les jeux de lignes enchevêtrées qui tirent vers l'abstraction.





De haut en bas : Fakhri Ghezal, "Halqoum" Esquisse, 2010 et "El chanty #1", 2008.

The Trinity Session

"Entracte" - Festival Afropixel - Dakar 2010

Dirigée par Stephen Hobbs et Marcus Neustetter, basée à Johannesburg en Afrique du Sud, The Trinity Session est une structure de production artistique. Tandis que Hobbs concentre sa pratique artistique sur l'environnement urbain et propose des interventions dans l'espace public, Neustetter se consacre aux arts électroniques et aux communautés virtuelles. The Trinity Session se définit par son ancrage dans le contexte africain et sud-africain que les deux artistes relient à des contextes similaires dans le monde. Actuellement, ils mettent l'accent sur des processus de régénération urbaine, à travers notamment des interventions artistiques

dans l'espace public, des dynamiques créatives et le développement de relations entre culture locale et réseau artistique international.

Située à Dakar, dans la zone A, Sicap, la Maison 46 est destinée à la démolition pour faire place à un nouveau projet urbain. Elle attend ainsi, dans un état avancé de délabrement, depuis une dizaine d'années. En collaboration avec des



Le fait que les artistes Hobbs et Neustetter interviennent en Afrique du Sud, en tant que consultants spécialisés dans les questions d'art dans l'espace public et de régénération urbaine, a accru leur perception de ces enjeux. Ils travaillent sur d'autres projets liés à l'architecture locale et aux pratiques spatiales sur le continent afri-

cain. En tant que performance, "Entracte", est née dans un contexte exceptionnel, car les contraintes liées aux normes de construction (règles de sécurité, de santé publique et de circulation, par exemple) n'étaient pas de mise en vertu de l'approche expérimentale de cette situation urbaine. Ainsi, "Entracte", en tant que trève, a profité de cet écart dans la planification urbaine pour engager une réflexion sur le potentiel de la ville créative en Afrique.





Stephen Hobbs et Marcus Neustetter, "Entracte", 2010, Afropixel Festival, Dakar © droits réservés



La Z.I.P.du P.P.O.C.C.

Depuis 1997, l'artiste Michel Jeannès développe une Zone d'Intention Poétique (Z.I.P.) autour du bouton, objet modeste et fonctionnel, envisagé comme "Plus Petit Objet Culturel Commun (PPOCC)", métaphore du lien social – un bouton rapproche les pans du vêtement, protège ou découvre –, vecteur de rencontres et émergence de paroles intimes. Surnommé « Monsieur Bouton » par les habitants du quartier de la Duchère à Lyon (France), l'artiste remet régulièrement en jeu l'objet-signe "bouton" à travers un dispositif ouvert à tous, et d'une grande efficacité pour infiltrer un territoire donné, ouvrir des micro-espaces conversationnels où se livrent et délivrent des paroles intimes.

L'œuvre prend des formes diverses : collectes de témoignages écrits "cousus à un bouton", recueil de citations littéraires, "centrale de tri" (de boutons), vidéo-boutons, événements expositions et installations dans l'espace public au cours desquels l'artiste sollicite

> Michel Jeannès, "Coudre son histoire à un bouton" - Le bouton d'Estragon, par Yves Gérin-Mombrun © droits réservés

contrain boston à l'entroit remain sur l'account Bautou de Théâtre:

Le bouton est l'imigue bouton, sur son devrant, de la veste gruse d'Estragon, dans

Ly attendant Jodot de Samuel Beckett

Tournée l'is déon Natan, 2003/2006)

Il a foujours tonn les deux actes fa aconq
immobble sur l'avant-sière et le regard perdu
annensement long dervière de derniet rang,
mon index gauge le carcosait parfois,

- Le feuilles. Song siènce)

- Le feuilles. Song siènce)

+ Coudre and Mediatre à set Basilian + set une couvre participative produite par la Mediarie

Pour s'inscrire dans celle-ci, il suffit de

1') coudre un bouton à l'embroit exerqué d'un X

es autours autorisent la publication et l'exposition de leurs participations, libres de druits, par la Marcorie, dans le cotre

Complion. 8250 Willard he Lans

Le Mensente solution assures portrolpative conque et animiss pair Michell Josephile et produtio par La Monquelle. Avec les tockins, emining continue «Pros Proti Dispet Customis Dominium «Proti Protificiale de Protificiale de la Protificiale de la Macco de la Plastimiciale de l'Miscrédie que su la Macco de la Plastimiciale de l'Miscrédie que su de la Conquette que su in charatter de protince et miscrédie les eministre les eministres les eministres de la Miscrédie de l'Albert de la Miscrédie de l'Miscrédie de l'Albert de l'Albert

Jungo'eu 15 aeptentire 2015, unte oursqu'est à admiser ou déposer à la Milian du Patrimine Place de la Libérator 36250 Villani

Après et 21 décembre 1011, vises pouvez l'envoyet s. La Marcene, 5.72 évenue de le Bouregarde, 60000 LYCN Les projet de La Marcenir à Villand de Lam bénefiche du France pout l'invisisation efficient et culturelle (FIACRE) de la Négion Phône Agant et du soulais du Cormiet Géolorie de l'intre et de le command de Villand-Luire.





la participation. Pour Michel Jeannès, l'espace public est constitué par les lieux de la vie quotidienne appartenant à un territoire.

En douze ans, plusieurs centaines de personnes ont ainsi contribué par un geste (ouvrir-fermer un bouton), un souvenir, un moment de concentration, à cette œuvre que l'artiste qualifie d'art « in tissu » pour souligner l'importance de l'inscription dans la trame sociale. Depuis 2003, en contrechamp des patriarcales Journées Européennes du Patrimoine, autrefois consacrées aux monuments historiques, le collectif «La Mercerie»

Venise, juin 2009, Monsieur Bouton parmi les disciples de Krishna © Cécilia de Varine "Centrale de tri" à la Maison de quartier Soubise à Dunkerque, juillet 2010 © droits réservés a créé les Journées du Matrimoine. La boîte à boutons, trésor domestique et objet de transmission intergénérationnelle entre femmes (la branche Maternelle) est au cœur du dispositif. L'histoire ténue accrochée au détail prend une valeur monumentale.

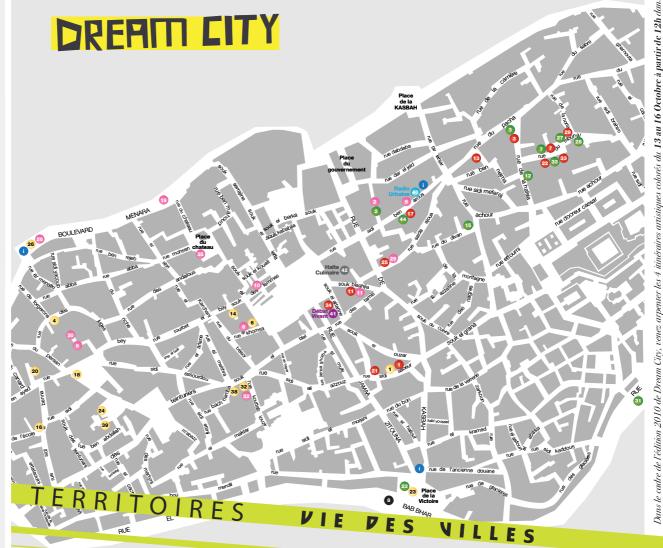
Engagé dans une pratique artistique de proximité, l'artiste n'en dédaigne pas pour autant les réseaux sociaux sur la toile. Sur Facebook, « Monsieur Bouton », personnage à tête de bouton, génère des situations multiples et questionne la porosité des frontières entre le réel et la vie on line.





1 Ahd Kamel - The Shoemaker - Chapelle Diocésaine O Souad Ben Slimane - Padam...Padam... 88 ZEDZ - graffit 4 Alia Sellami - Mur Murs de la ville 6 Imen Smaoui - Le Sacre du Temps - Dar Bettaïeb 6 G. Zaghbani, H. Karoui, M. Dahech - Warda Arbi Y. Abidi, M. Hanachi - Faut il suivre la ligne du light? Patricia Triki - Free Art// Free La vie-site.com - Dar Ali Saâda D. Tangour - Nwassi Wâtib Wâros Bab Edar - Médersa Mouradia 1 Zied Meddeb Hamrouni - | 15-2| x 4| - Makhzen Dar Blaïch Collectif Atelier Sans Titre - 100 Lieux - Association Enaceuria (B) Fakhri Ghezal - Halgoum - Dar Khomsi 14 Wafa Ammari - Vert Paradis - Dar Marcioli 6 S. Belhassen, M.Sebbai, P. Triki - Prison des délits de cœur 16 Faten Rouissi - T'laà essaboune n'dhif - Dar Hichri Mariane Catzaras - Maison de la Fondation Kamel Lazaar 18 Sonia Kallel - Jugement avant dernier - Tourbet El Bey (D) A. Mahfoudh - Pluies de septembre sur Tunis - Beit el Bennani 20 B. Dunover, F. Ben Saidane, F. Akkari - Ce que Tunis m'a dit Youssef Seddik - L'aveuglement - Bibliothèque Diocésaine Trisha Brown - Floor on the forest - Palais Kheireddine 23 @ ZEDZ - Structure Urbaine - Place de la Victoire 24 Cie Ex Nihilo - Amalgames / Assemblements 25 25 Parade Design - Arborescence - Dar Elmi 26 Johan Lorbeer - Tarzan - Bd Bab Jédid Maren Strack - Muddclubsolo - Dar Lasram 3 Slah Ben Ayed - Tournez-vous Ibn Khaldoun - Maison de la Poésie Maren Strack - Ytong - Dar Lasram Maren Strack - Die Tanzstunde - Makhzen Dar Saâda 3 Cie Ex Nihilo - Trajets de vie / Trajets de ville - Eglise St Georges 32 32 Carton Plein - Fondation Orestiadi 3 Ulrike Ottinger - Palais Kheireddine 3 B. Abbas & R. Abou Rahme - Collapse - Bibliothèque Nationale Raeda Sa'adeh - Vacuum - Dribet Dar H'ssin 38 Mael Shawki - The Cave - Fondation Orestiadi 39 Wael Shawki - Cabaret Crussades- Théâtre Ben Abdallah 49 Hela Ammar - Inventaire - Maison de la Fondation Kamel Lazaar Radio Urbaine - La paranthèse 1 Débat Vivant - Bibliothèque Nationale - Souk El Attarine Halte Culinaire - Gastronomie - Medersa Echammala Point Info 1 - Restaurant le Pacha 1 Point Info 2 - Dar El Medina Point info 3 – Bab Jédid





dans les points de vente Tunisiana de l'avenue

Médina de Tunis. Chaque parcours=3h30 de découverte (1 parcours par jour). Billet

AILLEURS

La Friche La Belle de Mai à Marseille

Interview de Claudine Dussollier, responsable des échanges et de la coopération en Méditerranée de ZINC/ECM (ZINC-Zone d'Intervention Numérique Culturelle) et directrice de la Collection Carnets de rue

Qu'est ce que la Friche La Belle de Mai à Marseille?

A la fois site industriel et aventure culturelle, la Friche de La Belle de Mai (du nom du quartier qui l'accueille) est un espace de recherche, de production et de diffusion entièrement dédié à la création contemporaine sous toutes ces formes : spectacle vivant (théâtre, danse, cirque, arts de la rue...), arts visuels et arts numériques, musique, cinéma... L'aventure est née, à ce moment-là, à l'instigation d'hommes de théâtre et par la volonté d'élus et de responsables de la culture de la Ville de Marseille. La Friche La Belle de Mai est installée depuis 1992 dans l'ancienne Manufacture des Tabacs de Marseille, fondée et animée par l'association « Système Friche Théâtre ». Celle-ci développe le projet depuis 1990, complétée par une SCIC en 2008. Dans ce site immense que la crise économique a déconnecté de son





environnement, le projet Friche est apparu comme une tentative de revitalisation d'un territoire ouvert aux explorations et aux expressions, autant pour les artistes que pour les publics.

Concrètement, quelles activités proposent ce lieu et à qui s'adressent-elles?

La Friche est un lieu protéiforme qui s'articule autour de différents pôles d'activités qui tentent de poser autrement les enjeux de la production artistique. Près de 60 structures résidentes autonomes y sont installées, ce qui correspond quotidiennement à 400 professionnels du spectacle et de la culture. S'y organisent des résidences d'artistes, des expositions, des débats, des festivals, des concerts, des projections de films, des performances et des spectacles, afin de permettre aux artistes de montrer leur travail et de rencontrer les publics. Beaucoup de résidents s'impliquent dans l'action culturelle en milieu scolaire, avec des actions d'initiation artistique, de formation des intervenants et de sensibilisation aux pratiques de spectateur. Récemment, des actions ont été mises en place afin de tisser des liens entre des activités sportives et des pratiques artistiques.

La Friche s'adresse à tous les publics, professionnels et amateurs, habitants du quartier, de la ville ou d'ailleurs. Elle revendique la nécessité politique et sociale de la



Le skate park de la Friche La Belle de Mai, Marseille © Fabien Paoli



permanence de l'activité artistique où créateurs et publics cherchent d'autres formes de relations. Par la diversité des personnes qui y travaillent ou la fréquentent, tous bénéficient d'une réelle plus value d'échanges et de rencontres humaines et professionnelles.

Quelle est votre rôle au sein de la Friche?

De 1999 à 2002, j'ai été conseillère de Philippe Foulquié, fondateur du « Système Friche Théâtre » et directeur du Théâtre Massalia, pour l'évolution du projet Friche. Depuis 2002, je développe un programme d'échange et de coopération culturelle en Méditerranée au sein du ZINC, association de développement du multimédia artistique, culturel et éducatif rattachée à La Friche. Je travaille donc entre Marseille, Paris,

Beyrouth, Alexandrie, le Caire, Istanbul, Alger, Athènes... Avec des partenaires, nous avons mis sur pied plusieurs réseaux opérationnels de travail, RAMI (Plate-forme Rencontres Arts et Multimédia Internationales), ANIMANET (Réseau d'échanges et d'action culturelle avec les TIC) et MEDiakitab (Livre et multimédia en Méditerranée).

Quel lien la Friche entretient-elle avec le quartier, la ville et le monde qui l'accueille ?

Par sa démarche, encore inédite en 1990, consistant à investir un bâtiment industriel désaffecté, à habiter un interstice de la ville, la Friche est devenue un lieu culturel emblématique, localement et internationalement. Son rapport nouveau à l'art et aux publics en ont fait un

laboratoire d'expérimentation qui lui a valu d'accueillir en 2002 les Rencontres Internationales des Nouveaux Territoires de l'Art . Beaucoup d'échanges internationaux y ont lieu, de par l'activité et les collaborations avec l'étranger des structures de la Friche. Cette présence, outre la production d'imaginaire et de questionnements philosophiques, se révèle être un fantastique vecteur d'échanges.

La notion d'expérimentation et d'échange est récurrente dans La Belle de Mai. En quoi cela est-il important dans le mode de fonctionnement de cette structure?

Partir des « hypothèses et tentatives d'artistes » pour investir ce territoire urbain a été l'axe fondateur du projet Friche. Les artistes invités ont avancé en échangeant et en expérimentant des réalités complètement immédiates et concrètes, tout en se projetant bien au-delà de leurs sites, de leurs quartiers, de leur ville. Pour les structures « productrices » de la Friche, il s'est agi d'inventer des dispositifs d'accompagnement de projets artistiques, de remettre en question des pratiques d'action culturelle, et de mettre en œuvre des outils d'intervention dans le champ social, économique et urbain.

Pour vous, économiquement parlant, quelle est la valeur ajoutée de ce type de lieu pour une ville comme Marseille ?

La Friche a fait revivre un lieu abandonné de la ville. De plus, elle est à l'origine de création d'emplois et de valorisation de la création artistique sur le territoire local. La question économique se pose plus en terme de notoriété, de lien social et d'animation pour Marseille. Avec 500 événements différents et 105 000 visiteurs par an, 905 articles de presse, 54 reportages télévisés et 156 reportages radio, la Friche témoigne d'une véritable intégration dans le paysage culturel marseillais et favorise le rayonnement culturel de la ville, surtout dans le contexte de Marseille-Provence Capitale européenne de la culture en 2013 .

Quel regard portez-vous sur la manifestation tunisienne Dream City?

Dream City est pour moi une manifestation novatrice et courageuse qui va révéler de nouvelles potentialités à travers la mobilisation des artistes et des publics dans cet espace urbain chargé d'histoire et riche de codes culturels qu'est la Médina. Dream City a un rôle à jouer en tant que témoin actif de l'évolution du rapport de l'art à l'espace public en Tunisie et de la réflexion sur la réalité de la ville. L'approche pluridisciplinaire est également une dimension intéressante du projet.

Je sais que l'édition d'un livre témoin de cette manifestation et de son processus gestationnel est en projet. C'est une excellente initiative pour accompagner l'action, garder une trace permettant de construire une réflexion autour de Dream City. J'ai envie d'accompagner cette démarche et de relayer cette expérience en France, à la Friche, mais aussi dans l'espace Méditerranéen, et à travers mes responsabilités éditoriales avec « Carnets de rue » .

PAÉTIAUE URBAINE

Œuvre originale du photographe Pol Guillard

Formé en Belgique où il a travaillé notamment pour la publicité, Pol Guillard vit et travaille à Tunis comme photographe indépendant.

Sensible à la subtilité de la lumière méditerranéenne, il développe une approche artistique attentive à la poésie du quotidien. Il réalise également des reportages pour la presse spécialisée.



"Corps et âme ", DIX, obj. TAMRON 500mm, 2006. Lever de soleil sur la Soukra, d'abord le cliché, le café attendra la magie du moment....



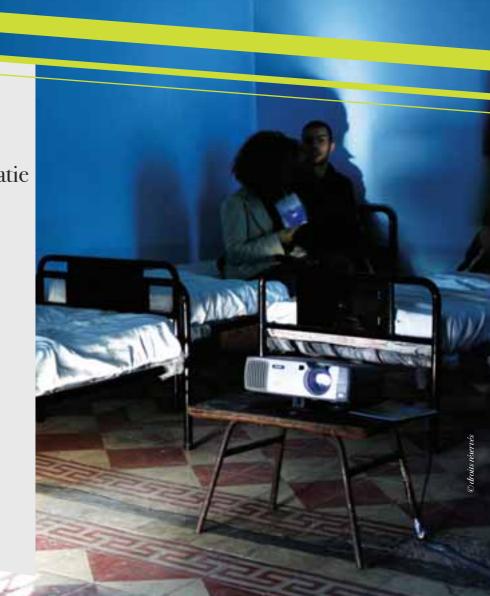
EN CHANTIER

Les laboratoires de **PREM ZITY** ou l'art apprenant la démocratie

Par Hamdi Ounaina, sociologue de l'art

Les laboratoires sont les rencontres préparatoires au festival Dream City mis en place par Selma et Sofien Ouissi, directeurs artistiques de cette manifestation. Ces rassemblements mensuels, débutés le premier mai 2010, ont réuni tous les acteurs participant à la réalisation des quatre « circuits d'arts ». Cette action est une expérience exemplaire unissant les champs de l'art et de la théorie plus enclins à s'opposer habituellement. Nous y avons trouvé en face-à-face deux « éthiques » : celle de la « rareté » et du « sujet » et celle de la « conformité » et de l' « impersonnel ».

Même si, de temps à autres, elles n'ont pas manqué de quelques tensions, ces rencontres prouvent que ce divorce n'est qu'une idée reçue, un préjugé. Elles sont la preuve tangible que construire ensemble est possible. Ainsi l'œuvre n'est plus le produit de l'individu-artiste face auquel se pose le critique extérieur, mais bien



l'aboutissement d'un travail collectif. Guidés par l'« audace » de Selma et Sofien Ouissi, directeurs de Dream City, ces laboratoires ont réuni des artistes de domaines très variés : les arts visuels, la musique, le théâtre, la littérature, l'architecture et des théoriciens : sociologues, anthropologues et philosophes, ainsi qu'une journaliste et critique d'art et deux animateurs de radio.

Dans une ambiance d'effervescence, de dynamisme et de « rêve », le mot d'ordre autour duquel s'est rassemblé tout ce monde est la liberté d'expression et d'échange. Les réunions débutaient par un inventaire des avancements, par la suite la parole était donnée aux participants. Les artistes quant à eux, ont fait librement leurs choix aussi bien au niveau des sujets que de leurs réali-

Laboratoire Dream City, Mai 2010, Beït el Bannani, Tunis Médina © droits réservés









sations. De la même manière, ils ont désigné leurs espaces, repérés lors des multiples descentes collectives dans la médina. Ainsi, tous les projets ont été librement discutés par tous les acteurs ce qui n'a donné lieu à aucune distinction entre artistes et théoriciens, prouvant ainsi la vanité des vieux clivages disciplinaires.

Tout le long de ces rencontres, nous n'avons observé aucun meneur, aucune directive. Bien au contraire, tout le monde était invité à participer librement à la réalisation des différentes œuvres présentées, quelque soit sa discipline et son champ d'action. Plus que ça encore, la cohérence, le travail collectif, j'oserais même parler de

Laboratoire Dream City, Août 2010, Sidi Abdallah, Hammamet ©Yassine Blaiech

« l'esprit de corps » manifesté lors de ces laboratoires faisant de Dream City, en dehors des réalisations présentées individuellement, une œuvre collective telle qu'on l'a souvent répété.

Les espaces si divers choisis pour les laboratoires en témoignent : jamais réunis deux fois dans le même espace, tout le projet n'a cessé de voyager. De la ville moderne à la vieille médina, de l'église Saint Georges à Tunis au marabout Sidi Abdallah à Hammamet.

Dream City n'est autre qu'un beau témoignage selon lequel l'homme ne se réalise que dans la complexité du collectif



إلت الأولى



SIANA CONTROL OF THE PARTY OF T

